

Sortir du capitalisme, condition nécessaire mais non suffisante face à la crise écologique

11 novembre 2022 par [IFP Énergies nouvelles](#), [Victor Court Témoignages](#) 156 visites



Alors que les impératifs de sobriété et de décarbonation se font de plus en plus pressants, les pays restent dans leur immense majorité extrêmement dépendants des ressources fossiles, dont la combustion à l'échelle mondiale aggrave et accélère la crise climatique. Dans « L'Emballement du monde », [qui vient de paraître aux éditions Écosociété](#), l'ingénieur et économiste Victor Court propose d'explorer les liens historiques entre énergie et domination au sein des sociétés humaines. L'extrait que nous vous proposons ci-dessous se consacre plus particulièrement à l'examen critique du concept de « Capitalocène », proposé par le chercheur et militant suédois Andreas Malm, pour identifier les responsables du réchauffement climatique.

[Le concept d'Anthropocène](#) suggère que toutes les actions humaines peuvent être instantanément subsumées sous une activité globale dont l'empreinte affecte la biogéosphère. Il fabrique ainsi une humanité abstraite, aussi uniformément concernée que responsable.

Ce grand discours est problématique, car, s'il est certain que tous les humains vont subir les conséquences du dérèglement climatique et de l'effondrement de la biodiversité (dans des proportions très différentes cependant), il est impossible au regard de l'histoire d'affirmer que tous les membres de l'humanité partagent le même degré de responsabilité dans ce désastre.

Un Nord-Américain ne peut pas être aussi responsable des bouleversements du système Terre qu'un Kenyan qui consomme en moyenne 30 fois moins de matières premières et d'énergie que lui.

C'est principalement en raison de cette défaillance conceptuelle qu'[Andreas Malm](#) a proposé, l'un des premiers, la notion de « Capitalocène » comme solution de remplacement.

L'humanité évoluerait dans cette époque depuis environ 200 ans, au moment de la mise en place du capital fossile – un système défini par Malm, rappelons-le, comme « la production de valeur d'échange et la maximisation des profits au moyen de l'énergie fossile ».

Bien qu'elle soit très enrichissante sur le plan intellectuel, cette idée n'est pas non plus exempte de défauts.

L'avènement du capitalisme fossile

Tout d'abord, si le concept de Capitalocène sert à désigner une nouvelle époque géologique qui aurait commencé avec la révolution industrielle, alors il souffre d'un problème de dénomination, car le capitalisme ne désigne pas un mode d'organisation économique que l'on peut restreindre aux 200 dernières années.

[...]

Il a existé en Europe un capitalisme marchand que l'on peut qualifier de « [concentré](#) » à partir du XII^e siècle environ. De plus, les premiers indices d'acquisition de terres par quelques riches familles datent du milieu du III^e millénaire avant l'ère commune à Sumer, tandis que la propriété privée lucrative – concept qui fonde

probablement plus que tout autre la notion de capitalisme – est avérée depuis les Romains.

Comme le synthétise l'archéologue [Dominique Garcia](#) :

« L'accumulation du capital couplée à la recherche de profit s'est d'abord développée avec l'appareil d'État et les institutions des palais et des temples. » [...]

La question de l'origine antique ou médiévale du capitalisme est très complexe, et il n'est pas question ici de tenter d'y répondre convenablement. Malgré tout, il faut admettre que le capitalisme marchand du second Moyen Âge et du début de la période moderne a été suivi à partir du XIX^e siècle par un capitalisme fossile, auquel on peut d'abord ajouter le qualificatif d'« industriel », mais qui serait peut-être mieux désigné aujourd'hui par le terme « financier » – même si l'industrie reste forcément le soubassement sur lequel la finance et les services s'appuient pour activer leurs processus d'accumulation du capital.

Il est même clair qu'à partir du XVI^e siècle, le capitalisme marchand a préparé le terrain pour que le capitalisme industriel s'exprime pleinement par la suite, notamment par le biais du système colonial des plantations esclavagistes.

En effet, nous disent [Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz](#) :

« L'Anthropocène n'est pas sorti tout armé du cerveau de James Watt, de la machine à vapeur et du charbon, mais d'un long processus de mise en relation économique du monde, d'exploitation des hommes et du globe, remontant au XVI^e siècle et qui a rendu possible l'industrialisation. »

La dénomination de Capitalocène n'est donc pas adaptée pour désigner les 200 dernières années du capitalisme fossile, comme Andreas Malm et d'autres souhaitent le faire. Si Capitalocène il y a, celui-ci remonte au XVI^e siècle, voire au début du second Moyen Âge (XII^e siècle), et peut-être même à l'Antiquité dans des formes plus diffuses.

Des régimes non capitalistes extrêmement extractivistes

Ensuite, le terme Capitalocène tend à évincer un fait majeur du XX^e siècle, à savoir que des régimes non capitalistes – ou en tout cas n'autorisant pas la propriété privée – ont été extrêmement extractivistes et polluants. Tout comme les sociétés capitalistes, ces régimes d'inspiration socialiste prenant la forme de collectivismes bureaucratiques et totalitaires ont massivement eu recours aux énergies fossiles, tout en engendrant des désastres écologiques comparables à ceux du capitalisme occidental.

Partant de ce constat, le philosophe [Serge Audier](#) écrit :

« Si l'on décidait de parler de « capitalocène », peut-être faudrait-il alors se résoudre à parler également, en un certain sens, de « socialocène » et surtout de « communistocène », ce que curieusement personne ne se risque à faire. Aussi pénible que soit la reconnaissance du rôle majeur joué dans la crise écologique non seulement par les régimes communistes, mais aussi, beaucoup plus largement, par le socialisme et la gauche dans leur axe majoritaire, cette responsabilité historique doit être pleinement assumée. »

Andreas Malm reconnaît cette objection et il propose d'ailleurs de désigner par « stalinisme fossile » ce type de système économique qui se définit par « la maximisation du pouvoir bureaucratique au moyen des combustibles fossiles ». Pour autant, Malm ne conclut pas que cette réalité invalide sa proposition d'utiliser le concept de Capitalocène pour désigner l'époque où l'humanité est devenue une force agissante d'ampleur tellurique.

Ses arguments consistent à dire que « chronologiquement, causalement, historiquement, le lien entre l'économie fossile et le capitalisme semble plus étroit » et que « surtout, le stalinisme est mort ».

Certes, le stalinisme n'est plus, et allons même jusqu'à admettre l'intensité moindre de son lien avec l'énergie fossile par rapport au capitalisme (hypothèse hautement contestable qu'il s'agirait de démontrer). Cela n'enlève strictement rien au problème : il a existé des économies fossiles ne reposant pas sur le capitalisme (de propriété privée) au XX^e siècle, et il faut reconnaître que les doctrines socialistes et communistes ne se sont réellement souciées des contraintes écologiques qu'assez récemment.

Ceci renforce l'idée que le concept de Capitalocène est inadapté pour correctement qualifier la période pendant laquelle les activités humaines ont fait sortir la Terre de l'Holocène.

Un jour, la fin de l'accumulation infinie ?

En plus de son incapacité à capter la réalité du passé, le concept de Capitalocène pourrait être aussi inopérant dans le futur.

Même s'il est difficile de le définir, le capitalisme a bien eu un début et par extension il est fort probable qu'il aura une fin – même s'il nous paraît parfois [plus facile d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme](#).

En vérité, on peut être absolument certain que la fin du capitalisme arrivera un jour pour une raison très simple : dans un monde où les limites physiques sont par définition finies, l'accumulation infinie du capital est logiquement impossible [...].

Cette fin du capitalisme ne correspondra sûrement pas à une chute brutale. Comme son origine, elle sera issue d'un long processus qui impliquera qu'au bout d'un moment, à force de mutations, le mot « capitalisme » recouvrira une réalité trop différente pour que les politologues et les économistes continuent d'utiliser cette notion.

Dans ce futur hypothétique, les humains vivront peut-être dans des sociétés non capitalistes, mais en soi cela n'implique pas automatiquement que les activités humaines ne perturberont plus l'environnement à une échelle planétaire. Dans un monde où la propriété (privée ou étatique) aurait disparu – ou en tout cas ne serait plus une source de domination et d'exploitation comme aujourd'hui –, il faudrait encore parvenir à empêcher la mise en place d'autres formes d'accaparement sauvage de l'énergie et des matières premières pour que les humains ne poursuivent pas leur entreprise de destruction massive de la biogéosphère.

L'hypothèse d'un communisme réel

Plutôt que de réfléchir à cette question par un voyage dans le futur, tentons de voyager dans le passé. Imaginons qu'à partir du XVI^e siècle, le monde ait emprunté une trajectoire différente.

Au lieu de prendre la voie du capitalisme moderne en allant exploiter les Amériques et l'Afrique, l'Europe aurait choisi celle d'un communisme réel – donc très loin des expériences soviétiques et chinoises de

collectivisme d'État que nous avons connues au XX^e siècle. On parle ici d'un communisme libertaire tel que celui imaginé par [Murray Bookchin](#) dans les années 1970-80, ou plus récemment par [Bernard Friot et Frédéric Lordon](#). On pourrait aussi évoquer l'écosocialisme d'[André Gorz](#) et d'[Ivan Illich](#).

Maintenant, quels arguments peut-on avancer pour établir que, dans ce genre de configuration, les combustibles fossiles n'auraient pas été exploités ? Bien sûr, les penseurs que nous venons de citer ont justement formulé leurs propositions pour nous aider à sortir des combustibles fossiles – et plus largement à rester à l'intérieur des limites du système Terre.

Mais est-on certain que ces intellectuels auraient fait preuve du même égard pour le climat et la biodiversité s'ils avaient vécu au XVIII^e ou au XIX^e siècle ? Et en dehors de ces individus, en quoi les sociétés dans leur ensemble auraient-elles été mieux positionnées pour choisir délibérément de renoncer à l'abondance matérielle associée à la manne fossile ? Honnêtement, on ne voit pas bien comment élaborer un argumentaire convaincant.

Tout au plus peut-on imaginer que les ressources fossiles auraient été exploitées un peu moins frénétiquement, et sûrement aussi avec plus d'équité. Mais on peut penser que le résultat en matière de déstabilisation du système Terre aurait été *grosso modo* le même, le désastre environnemental que nous connaissons aujourd'hui serait seulement arrivé un peu plus tard.

Ainsi, si on peut être certain de la nature intrinsèquement destructrice du capitalisme – et qu'en cela les souhaits de développement durable, de croissance verte et d'économie circulaire s'inscrivent dans ce cadre ne pourront jamais être autre chose que de vaines incantations –, rien ne dit qu'une économie non capitaliste conduirait automatiquement à une société plus soutenable.

Exploitation, accaparement, pillage

Mettre le capitalisme à l'arrêt est donc une condition nécessaire, mais non suffisante pour instaurer un vivre humain qui demeurerait à l'intérieur des limites du système Terre. Si les géologues du présent entérinent finalement la sortie de l'Holocène et nomment Capitalocène l'époque géologique actuelle, ceux du futur se retrouveront dans une situation très embarrassante si le capitalisme vient à disparaître, mais qu'en même temps les humains maintiennent leur emprise destructrice sur la planète.

Enfin, comme le concept d'Anthropocène, celui de Capitalocène entraîne un problème d'identification des responsabilités.

Il pourrait tout d'abord laisser penser à certains que les capitalistes – c'est-à-dire les détenteurs des moyens de production – sont les seuls coupables. Nul doute que par le pouvoir et la richesse qu'ils détiennent, certains capitalistes, sinon la plupart, sont individuellement responsables d'un grand nombre d'actions néfastes pour l'humanité.

La réalité est tout de même plus complexe [...], et chaque individu peut comprendre qu'il participe lui aussi à la perpétuation du capitalisme fossile, ne serait-ce que par ses choix de consommation – ou plutôt par son non-choix de changer radicalement son mode de vie –, sans oublier bien sûr la responsabilité énorme qui revient aux dirigeants politiques à cause de leur inaction. [...]

C'est bien parce que tous ces acteurs sont interconnectés aux processus de production et de consommation – très souvent au travers de relations antagonistes – que nous avons tant de mal à renoncer aux énergies fossiles.

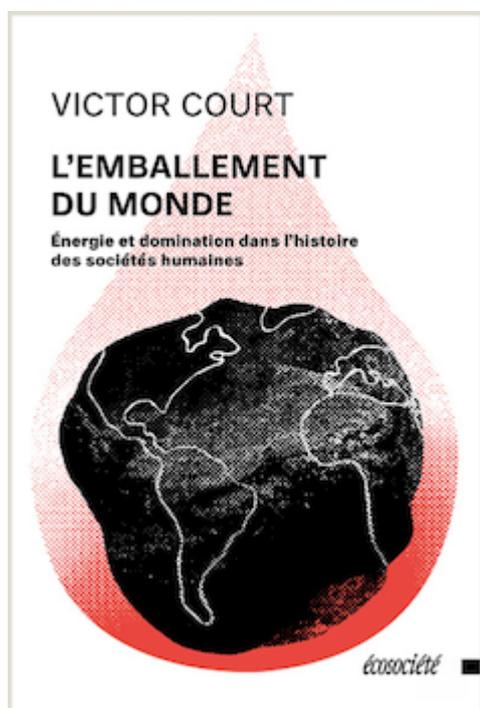
Mais quoi qu'il en soit, avec le concept de Capitalocène, ce que Malm et d'autres penseurs souhaitent

désigner comme le vrai responsable des maux de l'humanité correspond plutôt au capital, c'est-à-dire le rapport social d'exploitation qui existe entre les capitalistes et les travailleurs ne détenant pas les moyens de production.

La source de la propension destructrice de certaines sociétés humaines – dans lesquelles se trouve la quasi-totalité de l'humanité aujourd'hui – se situerait donc non pas dans le fait qu'il existe des capitalistes en tant que tels, mais dans le fait que ces derniers – comme d'autres avant eux – sont en mesure d'exploiter leurs semblables, notamment en rétribuant leur force de travail à une valeur inférieure à celle produite réellement par ce travail, afin de créer une plus-value qu'ils peuvent accaparer.

En fin de compte, la logique du capital renvoie à un phénomène plus large que chacun peut observer dans l'histoire et surtout dans sa vie quotidienne : l'existence protéiforme et omniprésente de relations de domination entre les individus [...]. Et l'existence d'une domination institutionnalisée qui traverse la totalité de la société n'est pas une exclusivité des 200 à 300 dernières années.

[...]



« L'Emballlement du monde » est paru aux éditions Écosociété le 10 novembre 2022. [CC BY-NC-ND](#)

Finalement, malgré ses qualités indéniables, le concept de Capitalocène souffre d'insuffisances à la fois trop nombreuses et trop importantes pour être un substitut pertinent du concept d'Anthropocène. L'exploitation de la majorité par une minorité pour accaparer des surplus tout en pillant les ressources de la nature n'a pas attendu le capitalisme moderne pour exister.

Le capitalisme n'est donc pas en soi la cause ultime de la destruction de notre environnement global, même s'il faut reconnaître qu'il fait preuve d'une efficacité redoutable dans ce domaine, en particulier depuis qu'il est basé sur l'énergie fossile.

[...]

Victor Court est membre de la chaire « Énergie & Prospérité » et chercheur associé au Laboratoire Interdisciplinaire des Energies de Demain (LIED, Université Paris Cité). Les opinions exprimées dans ces pages n'engagent que leur auteur, elles ne reflètent en aucun cas le point de vue des institutions auxquelles il est affilié.

Voir en ligne : <https://theconversation.com/sortir-...>

Licence : Pas de licence spécifique (droits par défaut)

[Contacter l'auteur](#)[Contacter l'auteur](#)